

Steve Dawson : La peinture initiale

Claude Fournet

I

Peut-être, à sa main droite, une table ou un plan incliné. Un banc de pierre où il s'assied. Cela se passe sur une terrasse qui est une rotonde et qui plonge jusqu'à la mer. Eau divisée dans les brouillards de midi, plateaux plusieurs fois composés dans le bleu, hésitant entre les saisons, dans plusieurs seuils qui creusent la palette du paysage : pays et horizons répandus dans le bleu et que ces mêmes brouillards emmêlent comme des langues printanières et qui fument dans une chaleur adolescente, dans la chaleur de ce midi azuréen où les saisons se déversent, comme s'effondrent les collines qui bordent la mer : brassées fleuries, arbres pullulateurs, entre les mimosas, les amandiers – d'autres espèces, toutes les espèces, comme il semblerait dans un vertige, parce que la première rencontre avec S. D. qui va être la nôtre, est d'abord la saturation d'un paysage, d'un pays, d'une terre, débordés par des rubans de mer qui remontent jusqu'au ciel.

On ne comprendrait rien à ce qui va suivre si l'excès n'était d'abord de mise, si la pléthore de couleurs n'avait rempli la palette comme l'eau déborde de la coupe. C'est de cette image là qu'il s'agit aujourd'hui, de cette arrivée dans le jardin qui bombe l'épaule de la colline et qui se creuse dans l'ais-

selle d'une pelouse, et qui cache la petite maison transparente où j'ai ce premier rendez-vous.

Il me semble encore, imaginant ce paysage où je tente de décrire S. D., qu'il s'agit d'un portrait et que le visage qui se penche dans ce reflet de collines, de fleurs et de mer est l'image mentale de mon premier regard – de ce grand corps qui se lève pour m'accueillir et qui à son tour me tend le miroir du bonheur, de la chaleur, de la tendresse de vivre.

S. D. a quitté ce banc, tournant le dos à la lumière, accueillant le visiteur anonyme que je suis comme si c'était ma maison, mon jardin et même mon ciel dessiné entre les arbres dans une sorte de rêve que je peux maintenant étendre à mon gré, selon mon désir. Peu importe que je ne sache rien (ou si peu) de ce qui m'amène ici. Et si peu que je ne sois même pas assuré que cela réponde à une identité – à mon identité –, pas plus qu'on ne m'a vraiment dit qui j'allais rencontrer.

Depuis vingt ans, j'arrive ainsi, deux ou trois fois par an, chez un peintre. Je tends la main à un artiste que je ne connais pas. Et l'on me demande de me pencher, d'examiner, parfois de questionner : bref, de porter un diagnostic – et cela est si souvent décevant, si difficile que je crains l'approche, les premiers mots, le premier signe, ou le mouvement malhabile qui fait que ce regard n'a pas lieu sans avoir à s'en excuser.

Est-ce le ciel ou la mer de ce jour de printemps ? Est-ce lui qui m'ouvre grand les bras ou est-ce l'ami qui a permis cette rencontre, qui m'invite d'une voix claire, si évidente qu'il me semble étrange de n'être pas déjà venu ? Dès cet instant, je suis chez moi, je ne vois plus les fils où je m'emmêle si souvent ailleurs. C'est pourquoi j'insiste : au long de cette visite, tout semblera naturel, si simple au fond qu'il sera impossible de ne pas être séduit, de ne pas revenir, de ne pas aider, du mieux que je pourrais, le jeune peintre qui vient de m'être présenté.

II

Avant même le peintre, il y a eu la puissance de ce corps bien posé, dans sa lenteur des gestes, dans l'harmonie des mouvements. On pense au corps du modèle qui serait devenu le peintre. Le crayon ou le pinceau n'ont qu'à suivre l'aisance qui s'y délie. C'est une infinité de rides tressées dans des rouleaux de vagues qui se dévident dans l'écume, qui inondent la rive et où dansent déjà la couleur et la lumière, qui satureront ses toiles. Comme si S. D. portait naturellement, à même la peau, la tunique d'Arlequin et que du corps au tableau il ne s'agisse que de ses empreintes.

Jusqu'à quel point l'effusion précédente est du domaine des rêves? L'homme qui m'accueille est habillé de blanc. Avec un diamant à l'oreille et une pierre blanche au doigt. Mais l'illusion de tout à l'heure se révèle vraie. Tout semble le préserver, perpétuer une parenthèse physique qui ira se multipliant jusqu'à donner le sentiment d'une auréole nombreuse et dont les cercles focalisent une cible qui sont ses initiales. Il est bien qu'un certain enchantement agisse parfois et que l'on se réveille encore ensorcelé. C'est d'ailleurs pourquoi je tente aujourd'hui ces lignes.

III

Très vite, ce qui s'impose, c'est le visage. L'enfance y est restée, par-dessus l'adolescence. Et les traits de l'adulte apparaissent à peine, se pastélisent au moindre mouvement. En même temps cela a l'évidence d'un fruit. Visage lisse, visage simple, régulier, paisible avec deux yeux où les cils se maquillent naturellement, qui tiennent à peine à la peau, et qui pourraient s'envoler ou aller battre ailleurs. Visage-paysage donc, avec, cette fois encore, plusieurs saisons pour y souffler, y ajouter ou y raturer, mais visage d'abord comme on dit d'une eau qu'elle est d'abord une surface, qu'elle s'entame peut-être, mais qu'elle revient à elle-même, qu'elle est égale – égale à « soi » –, qu'elle ne se pénètre pas plus qu'elle ne se divise. Visage impénétrable donc, malgré qu'il soit répandu, totalement montré. Nous verrons plus tard, combien tout cela peut s'appliquer aux tableaux.

IV

Visage enfin qui s'exprime peu et où la barrière des langues semble subsidiaire (parce qu'il parle parfaitement le français) et où le don de l'amitié est l'autre voix, chaleureuse, ouverte, à deux battants, de l'Ami. Cela mérite d'être remarqué. Parce que la voix fait corps, anime le visage, s'y reflète et l'y reflète, et que cela est de l'ordre du privilège. On verra aussi comment cette voix sera sa réincarnation et combien il vit et respire à travers elle. Pour l'instant la voix invite, elle ouvre la maison, elle décrit la table, elle propose les nourritures, elle chante les vins : c'est aussi cette voix qui s'insinue devant les tableaux pendant que le peintre se confond dans l'ombre des miroirs. Puis nous regarde : nous regarde voir dans la doublure de son reflet, à l'autre extrémité de la voix.

La parole de l'Ami a le ton de l'amitié, elle danse légèrement autour des choses, elle les effleure à peine. C'est très proche de la musique ou du froissement d'une étoffe. C'est la parole de l'éloge de l'amitié.

Parole qui se voit aussitôt, qui dit, dans le brouillage des tableaux, que les nids de couleurs seront partagés, que les lignes seront tressées, luxuriantes mais sûres, fermes comme la corde qui les tient depuis près de vingt ans.

V

Il est des lieux qui aident au privilège. Des hommes aussi. Qui le déplient : c'est ici de se pencher du côté de la mer et ramasser le bleu d'un tableautin comme une goutte d'eau dans la nacre d'un coquillage.

Puis, sur la terrasse ou dans l'herbe, une multitude de petites feuilles qui sont comme des moissons et qui jonchent le sol pour une autre saison. Un grand arbre sera ainsi mis à nu dans un feuillage multicolore.

C'est que le lieu peut la magie en oubliant ses magiciens.